

*Bibliuguiansie ou  
l'effacement de la  
lexicographe*

NICOLAS AUZANNEAU

# *Bibliuguiansie ou l'effacement de la lexicographe (Riga 1941)*

Nicolas Auzanneau

PhB éditions, 2018, 70 pages

Les traducteurs ont souvent leurs dictionnaires fétiches, compagnons irremplaçables trimballés partout depuis les débuts d'une carrière ; celui de Nicolas Auzanneau, traducteur du letton, est un vieil exemplaire du *Latviski-franciska vārdnīca*, acheté il y a vingt ans chez un bouquiniste de Riga. « Brique pataude » de 900 pages, l'objet dont le dos défait met à nu « un treillis d'agrafes, de fil de fer et de vieux journal imprimé en cyrillique » a tant servi qu'il menace de tomber en lambeaux. Ses bords sont « mâchés à force de dépasser de la tranche », mais pour Auzanneau, la modestie de sa reliure originale, austère comme une bible huguenote, est la preuve de son prix véritable car « où enfouit-on ses trésors, sinon dans le tas de charbon, ou l'ourlet du rideau ? »

Des trésors, l'auteur va en déterrer bien d'autres au fil de son récit, des trésors d'érudition, de courage et de patience face aux moments les plus sombres de l'histoire du vingtième siècle. Sa curiosité s'éveille un jour où, feuilletant l'objet déjà défraîchi par des années d'usage, il remarque une chose à laquelle il n'avait pas encore prêté attention – la date de publication : 1941 : « Juin 1940 – juillet 1941, l'année pour la Lettonie la plus abominable d'une histoire dans son ensemble outrageusement abominable, celle où la grande marée sanglante a fait sauter toutes les digues. L'an de la terreur, l'an de l'horreur, le *Baigais gads* (l'année terrible). En 1941, se dit-on, publier un dictionnaire est à la fois absurde, splendide, gratuit et probablement désespéré. Une bulle d'obstination lexicographique abstraite du jeu de la guerre et de l'idéologie. Qui faut-il donc être pour s'acharner à ça ? »

La page de titre indique un nom, celui du Professeur Ernests Blese. Fils d'un jardinier peu porté sur les lettres, Blese a fondé, juste après la première guerre, « au milieu des gravats », la faculté de philologie de l'université de Lettonie à Riga. Il y a dirigé, préfacé et signé l'ouvrage, assisté d'une lexicographe du nom de Baltgalve. En vis-à-vis de la page de titre, un encadré précise : « la lettre **n** du début jusqu'à **nokliegt** (crier, crier plus fort que) et la lettre **p** à partir de **pārverst** (changer, convertir, transformer) jusqu'à la fin ont été établies par S. Gollanska, Maîtresse ès philologie romane ».

Le professeur Blese, nous dit Auzanneau, a vu dès 1940 la direction de son université « renversée et remplacée par une équipe de tueurs emmenée par le recteur Janis Paskevics, dont la carrière s'est davantage construite le Browning au poing que sur les bancs des amphithéâtres ». Survivant à l'invasion nazie, et peu après, à l'invasion soviétique, Blese poursuit son travail de fourmi lexicographe, commissionné non plus par un éditeur mais par un « établissement monopolistique d'État placé sous la tutelle du conseil des Commissaires du peuple, chargé de la soviétisation de l'édition ». Son dictionnaire letton-français étant le premier du genre, Blese n'a aucune référence sur quoi s'appuyer. Avec beaucoup de diplomatie, il s'adapte aux temps nouveaux : « Le temps écoulé, explique-t-il prudemment dans sa préface, a eu des conséquences en termes lexicographiques. Je me suis efforcé de pallier ce déséquilibre en ajoutant (...) des éléments issus de la terminologie la plus actuelle. » Il adjoint à l'ouvrage terminé une annexe « au titre candide, "Compléments apportés au dictionnaire", qui avait, outre ses avantages pratiques, la qualité de l'ostentation. Celle aussi d'être détachable, en cas de revirement du pouvoir. » Deux cents mots ajoutés au dernier moment, importés du jargon théorique marxiste-léniniste, du vocabulaire guerrier, de la novlangue sociétale soviétique. Ainsi que le mot « ebrejs, ebriete » – « juif, juive ».

Les soucis du professeur Blese ne sont pas terminés pour autant : « Il se trouva qu'à l'heure de livrer le dictionnaire, l'article "*revolucija*" manquait ou déplut. Quelle folie ! On en avait cruellement écorché pour moins que ça. » D'où l'apposition en page 626 d'une « sorte de rustine, une bandelette de papier de 1,6 cm sur 9,9 cm, sur laquelle fut séparément imprimée une version neuve ou refondue de

l'article dédié à la Révolution et la poignée de mots associés. » L'ironie de l'histoire a voulu que cette rustine soit apposée manuellement entre les entrées « réviseur » et « revolver ».

Si Blese est relativement connu, Auzanneau doit mener une enquête quasi policière pour retrouver la trace des deux invisibles Baltgalve et Gollanska. En étudiant les journaux, revues et magazines de l'époque aux archives de la bibliothèque nationale de Lettonie, il sait déjà qu'il devra tenir compte de la multiplicité des métamorphoses qu'un nom comme S. Gollanska peut subir, « cahoté entre les alphabets latin et cyrillique, les langues russe, polonaise, ukrainienne, lituanienne, lettone, allemande ou yiddish... » Après de longues recherches, c'est dans la base de données du Mémorial de Yad Vashem, en Israël, qu'il finit par retrouver Sonia ou Seine ou Sonja Gollanska, fille de Yitzhak Rabinovitz, titulaire en 1931 d'une maîtrise de philologie romane reçue avec mention Très bien, mariée en 1939 à un certain Gollanski, morte (*murdered*) à Riga en 1941. « Juive à Riga en janvier 1941 (...), ses chances de survie sont nulles. »

Pour Baltgalve, la quête est plus complexe encore, car les archives resteront muettes. C'est au moment où l'auteur, découragé, s'apprête à abandonner, que surgit l'idée d'un pseudonyme choisi peut-être par le malicieux Blese, Baltgalve ou « tête blanche » pouvant cacher le patronyme d'une linguiste en disgrâce...

Outre les noms de Blese et Baltgalve, la page de titre comporte encore, sous le nom de l'éditeur, une note manuscrite à l'encre passée qui « met l'âme en charpie : *Eleonora Ozols, Jānos 1941* ». Qui était Eleonora, professeure de sciences ou peut-être bibliothécaire, capable d'acheter, en juin 1940, le jour de la Saint-Jean, au lendemain de l'occupation allemande, une semaine après les déportations en Sibérie, un dictionnaire letton-français ?

Pendant qu'Auzanneau raconte sa traque sur les traces des auteures disparues, poussé par le sentiment d'urgence d'un orphelin recherchant sa famille, on voit se dessiner en creux le portrait d'un traducteur passionné, sensible et poète, mais aussi d'un auteur. S'il met dans sa quête comme dans son récit la méticulosité, le perfectionnisme obsessionnel de la confrérie des linguistes à laquelle, dit-il, il prétend désormais appartenir, il se révèle aussi écrivain, doué d'un sens du rythme impeccable et d'une capacité rare à tout dire en très peu de mots.

À l'École de traduction littéraire (ETL-CNL) où je l'ai côtoyé pendant deux ans, Nicolas Auzanneau trouvait toujours les solutions les plus élégantes et les plus ingénieuses, qu'il s'agisse de traduire du malayalam, de l'hébreu ou du sicilien, ou que le défi soit plus coriace encore. Au cours d'un atelier d'écriture avec François Bon, sur le thème : « Fonction poétique de l'inventaire : faites une liste, vous avez dix minutes », nous l'avons vu composer un éblouissant poème en prose, « *la liste des trucs par terre* ». On ne les remarque pas, ces bouts de ficelle, éclats de verre et autres papiers froissés qui traînent sur les trottoirs, pas plus qu'on ne remarque les noms des lexicographes, mais Nicolas Auzanneau sait repérer les choses auxquelles personne ne fait attention, sauf les enfants et les poètes, et son *Bibliugiansie* en est l'illustration parfaite.

Marie Hermet